

LE GÉOGRAPHE ET L'URBAIN

par Robert de Maximy
O.R.S.T.O.M.

« Comment peut-on être géographe ? A quoi sert un géographe ? » Ces questions, est-ce de l'ironie ? C'est ce qu'il me semble, et j'interroge à mon tour : « Ah ! ah ! Monsieur est Persan ? » Surprise... C'est moi le Persan... Monsieur est ingénieur des Ponts et Chaussées. L'envie me prend de lui faire remarquer que c'est peut-être parce qu'il n'a pas été capable de faire autre chose. Et je le lui dis. Mais il paraît qu'il ne fallait pas, car monsieur l'ingénieur est très important : il dirige une société française d'économie mixte et rencontre ce jour des « urbanistes » lors d'une tournée à Kinshasa. Or voilà que dans le lot des architectes et des ingénieurs, acteurs technocrates de l'urbain, on lui a présenté un géographe... C'est en 1972.

Et ailleurs, un autre jour, des géographes assemblés : « Qu'est-ce que la ville ? Y a-t-il une définition géographique de la ville ? » Question étrange, étrange question... Car enfin je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui, étant en ville, ne sait pas qu'il s'y trouve et qui plus est se demande s'il faut absolument définir — et de diverses manières — la ville... Une telle question, à quoi ça sert ?... C'est en 1983.

« Je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoi que j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan. »

Je l'ai porté cet habit, mais c'était au temps d'initiation. Je prenais le discours universitaire de la géographie au sérieux. Avec ceux

de mes années nous parcourions la France, lors d'excursions pédestres, joyeux et persuadés qu'enfin nous avions la clef qui ouvrait les paysages et l'espace à notre compréhension. Et ceci était peut-être vrai, puisque nous avions la foi...

Mais après ces enthousiasmes il y a eu l'action. Et c'est dans la mesure où je ne tins pas de discours vraiment géographique que je fus accepté et parfois écouté. Il arriva qu'après un de mes exposés les décideurs disent : « C'est intéressant, nous achetons. » Ou, si l'on préfère une formule moins familière et désinvolte : « Nous tenons compte de votre analyse, vos arguments sont convaincants. » Mais quels arguments étaient-ce ? Ma foi, je n'en ai nul souvenir... De toute manière, bien souvent, nos bonnes raisons ne servent qu'à justifier, ou moraliser des décisions politiques déjà prises...

Et aussi il advint, lors de ma longue présence en des villes africaines, que je sois sollicité pour faire visiter la capitale du pays où je vivais à un ministre ou des parlementaires français en mission. Il semble que ma présentation des villes, ma façon de les regarder et de les faire voir, plaisaient...

Cela se passait ainsi, cela se passe toujours ainsi en 1983, et je ne sais toujours pas s'il y a une définition géographique de la ville !

Au début je me suis dit : soyons systématique. J'ai posé à mes collègues « urbanistes » la question-piège : qu'attendez-vous d'un géographe ? Nous étions une trentaine dans l'équipe. Vingt-neuf ne répondirent pas, ils n'attendaient rien manifestement. Peut-être savaient-ils déjà tout... Le trentième répondit : « Qu'il sache tout ce que je ne sais pas. » Il était jeune, architecte, et avait de l'esprit.

Et de loin en loin, on m'interrogeait : « Nous creusons les fondations d'une nouvelle voie urbaine à grand gabarit. Nous sommes tombés sur une source, as-tu une explication ou une idée à ce sujet ? » Docte, je répondais : « C'est normal. Le fleuve coule sous le sable, dans le sable, selon des chenaux qui empruntent le lit plus large de l'ancien Pool. On voit cela très bien sur une carte topographique. Il y a des anciennes îles, et entre elles, à travers le sable de la plaine de Kinshasa, le fleuve continue à fonctionner. Vous avez dû atteindre le niveau du fleuve. »

« Que faut-il faire ? »

« Surtout ne pas interrompre ce mécanisme. Si les fondations de la voie font digue, il faudra que l'eau passe tout de même et cela risque de tout emporter. Enterrez des buses de fort diamètre dans le sable, dans le sens du courant et sur toute la largeur de votre "source". Ça devrait aller. »

Ou encore, après avoir terminé une carte géomorphologique privilégiant les modelés de versants et l'intensité de l'érosion, j'ai averti les ingénieurs. Première tentative, explication technique de la carte : charabia, échec. Il y a des certitudes : leur science avait réponse à tout en ce domaine, ils le savaient, alors !... Deuxième tentative, autre discours : « Si la route en certains points est à moins de vingt mètres de cette représentation en rouge (la légende disait : érosion très active ; en période de pluie : ruissellement continu intense), soit

à me
vez
d'un
O
Une
coupé
envir
carte
ble de
à la M
Public
Su
coup
travail
fourgu
qu'à
avec la
teurs
Grand
on ne
voirie
ingénie
épures.
Ils ont
techniq
Il r
questio
ça sert
que de
Mais
« Est
sances s
qui suiv
dre ? »
quoi ser
Autr
seuleme
« Co
« Y
« Co
question
cette rép
« No
personne
permette
les conti
Et le
démonte

à moins d'un millimètre sur cette carte (1 : 20 000), alors vous pouvez être certains qu'elle sera emportée en l'un de ces points lors d'une très forte pluie. »

On m'a écouté gentiment, scepticisme. Huit jours ont passé. Une énorme pluie. La route de Matadi et celle du By Pass ont été coupées. Sur la carte on repère les points d'effondrement, ils sont à environ un millimètre de la limite des plages de rouge... Depuis, la carte est affichée sur le mur, derrière la tête de l'ingénieur responsable de la voirie urbaine au sein du B.E.A.U., qui a succédé en 1975 à la Mission Française d'Urbanisme et qui gère le parc des Travaux Publics de la ville de Kinshasa. C'est une carte-grigri.

Succès facile, sans magie cependant. Après on n'a pas su beaucoup mieux qu'avant à quoi sert un géographe, mais on l'a laissé travailler : « S'il a deux ou trois astuces ou idées de ce type à nous fourguer dans l'année, il est rentable... » Et trois ans après, alors qu'à trois géographes, un ingénieur des travaux géographiques et avec la collaboration de plusieurs dizaines d'enquêteurs, de dessinateurs et autres commis d'administration, nous eûmes achevé notre Grand Œuvre, l'atlas de Kinshasa : « Ton atlas, il est chouette, mais on ne sait pas s'en servir... » Et moi, sais-je me servir d'un profil de voirie ou d'une coupe en élévation ?... Mais ni les architectes, ni les ingénieurs ne souffrent de ce qu'un non-initié ne sache pas lire leurs épures... En Afrique, des acteurs urbains, ce sont les plus écoutés. Ils ont la vérité : ils savent organiser un chantier et soumettre la technique.

Il me semble que j'ai tout dit, que j'ai pesé l'essentiel de la question, et ce n'est pas : la géographie, ou un géographe, à quoi ça sert ? Ce n'est pas davantage : y a-t-il une définition géographique de la ville ?

Mais plutôt :

« Est-ce que l'utilisation d'un géographe, et donc de ses connaissances spécifiques, permet des économies dans le coût des réalisations qui suivront les études d'aménagement que nous allons entreprendre ? » Et c'est peut-être après tout une manière de se demander à quoi sert le géographe et la géographie...

Autres interrogations, qui nous concernent et d'abord nous seulement :

« Comment faire voir la ville aux autres ? »

« Y a-t-il une approche géographique spécifique ? »

« Comment se manifeste-t-elle ? Pourquoi abordons-nous ainsi les questions, posons-nous ainsi les problèmes ? Pourquoi faisons-nous cette réponse ? », etc.

« Notre démarche est-elle d'un "honnête homme" ou d'une personne ayant une "vision" particulière des phénomènes qui lui permette d'expliquer et d'agencer d'une certaine manière les faits, les contingences ? »

Et le mot « expliquer » suggère l'action de déplier : découvrir, démonter (démontrer) et étaler. Ambition ? Immodestie ?... Oui,

pourquoi pas ?... Et le fait que j'énonce toutes ces précautions oratoires montre ma gêne et mon incertitude.

Cependant j'ai employé le mot « expliquer » pour le connoter avec « déplier », « étaler ». Ce n'est pas sans raison. On déplie, on étale une carte. Et on a vu que c'est toujours la carte qui m'a servi de truchement entre mes interlocuteurs interrogatifs et les faits spatiaux qui les intriguaient, voire les déroutaient (car il s'agissait parfois de route, rappelez-vous...).

Voilà *une réponse : la carte*. C'est notre arme et notre protection, c'est nos racines et c'est le fruit et le prolongement de nos recherches et de notre réflexion. Nous avons appris à faire des cartes thématiques, à les lire : à lire toutes les cartes. Voilà notre sésame. Si je veux étudier une ville — cela m'est arrivé bien des fois, notamment sous les tropiques et en Afrique — d'abord je flâne dans ses rues. Ou plutôt ce n'est pas cela : d'abord je la survole en arrivant par avion. Et j'en vois quelques singularités : des quartiers denses et installés... durs ; des quartiers étalés, fragiles... précaires ; une frange où les champs mangent la forêt ou égratignent la savane, quand ils ne donnent pas l'impression de retourner le désert... Ensuite, rendu en mon lieu de séjour, je m'en vais au fil de la circulation, je flâne. Parfois dès mon arrivée un fâcheux veut me faire visiter la ville ; et tout voir d'un seul souffle : non seulement je m'époumone à l'écouter, mais il m'importune. La peste soit des importants...

Lors de ma flânerie je prends contact. Je déguste ce nouveau monde à petits déglutissements précieux : j'aborde. Ce ne sont pas mes maîtres de l'Université — en eus-je ? — qui me font monter un discours savant à la tête. Non ce ne sont pas eux. Mais ce sont les habitants de mon village vellave, et parmi eux mon grand-père, homme disert, juriste certes mais paysan dans l'âme, passionné de son canton, son « pays », qui m'envahissent l'esprit. Et aussi toute ma sensibilité, donc ma prime enfance, où pourtant l'Afrique n'était point et la ville point davantage. Mais ce qui y était, c'était le paysage : un milieu, une palette sensuelle d'impressions. Et puis une société en action. Des acteurs et des actants comme on dit désormais. Bref une culture très personnalisée vient m'aider à aborder, et comme je viens de le dire, un jargon déjà s'articule dans ma tête ; discours et paradigmes se préparent.

Ensuite viennent le système et l'expérience qui se fondent sur des acquis modélisés. Il y a souci de comprendre, d'intégrer, de conceptualiser. Et je crois bien qu'il m'arrive alors de me souvenir que les paysages et les actes des personnages qui les animent ont un sens et des significations. Que les véritables propriétaires de l'usage de l'espace urbain ce sont les citadins. Alors, pour justifier ma qualité d'« urbaniste » et avec l'aide d'une éducation... géographique et sociologique reçue de longue main, j'entre dans le jeu sémantique : je fais de « l'analyse urbaine ». Mais j'ai dit « géographique », « sociologique », je devrais dire « littéraire », « philosophique », voire « sentimental », car je joue de toute ma personne. Et mes connais-

sances sont du hasard et de la nécessité : hasard des rencontres et des enthousiasmes partagés, parce qu'il me plaît de partager avec les gens rencontrés et qu'il arrive qu'ils soient enthousiastes ; nécessité d'ordonner ces hasards afin d'en jouir plus longuement, au commandement de ma mémoire...

Alors les jours passent, la ville s'ordonne en mon entendement, et interviennent deux comportements méthodologiques dont je tiens l'un des statisticiens, et c'est l'art de collationner et de quantifier ; mais ce sont des professeurs de géographie qui les premiers me parlèrent de statistiques et en utilisèrent devant moi ; je tiens l'autre des géographes, et c'est la cartographie. Il est inutile de rappeler son importance dans les années d'initiation que nous subîmes, et qui se sanctionnaient par la licence, la maîtrise désormais.

Je ne vais pas discourir sur ces comportements et les techniques dont ils se nourrissent : on assemble de l'information, on la transcrit. La culture de chacun, l'expérience existentielle, les connaissances pratiques accumulées permettent le choix de la légende. Là, de nouveau l'ambiguïté se manifeste : *cartographie*, et c'est bien un art du géographe ; *choix de la légende*, et c'est une option très personnelle, quand bien même des réflexes dits d'objectivité s'entremettent, car la finalité oriente l'objectivation et la philosophie suggère la finalité.

Ensuite — tout au moins c'est mon truc et mon trip (si j'utilise ce langage c'est pour insister sur ce qu'il y a de personnel, d'irréductible, donc de discutable dans cette démarche) — je lis enfin les cartes élaborées. La synthèse se fait à l'œil, en même temps que l'analyse. Le signifiant a été reçu et transcrit, le signifié est plus ou moins passé à travers cela, la signification doit être énoncée. Les statistiques, la mémoire, la sensibilité, la culture viennent tour à tour, fées attendues mais toujours surprenantes, vaticiner devant l'ensemble géographique à quoi j'ai réduit la ville devenue objet. Et je sais qu'il y a là un abus, car la ville objet et aussi action, est un leurre qui, selon l'usage qui en sera fait, deviendra explication ou mensonge, mais sera toujours aussi un (mauvais) sentier vers une vérité, car la ville ne peut être réduite à ces images commentées...

Commence la carrière géographique de la ville étudiée. Je peux désormais la manipuler à l'aide de jeux de cartes, on peut dire aussi de clefs ou d'intermédiaires, et je peux en transmettre une idée, mon idée. Le grand jeu symbolique de la possession partagée, du pouvoir de la Connaissance, le jeu du serpent au jardin d'Adam, est possible. La ville est enchaînée à mon discours maîtrisé... Ce qui ne veut pas dire, ce qui ne veut jamais dire, que l'urbanisation est elle aussi maîtrisée. Maître de mon discours, je ne le suis de la ville que dans la mesure où je ne cherche pas à la dominer, à l'ordonner... sans cela tout s'écroulera... Tout juste quelques acteurs avisés, ayant vu fonctionner les clefs et déclencher les serrures déverrouillant les portes ouvrant sur des significations utiles, en tireront un parti qui pourrait être tout à fait dictatorial et abusif si, par chance, les dictateurs n'étaient pas toujours inintelligents — j'entends inaptes à

comprendre les gens à qui ils prétendent dicter leurs droits et leurs actes.

Il me faut conclure. Je ne sais s'il y a une définition géographique de la ville. Je sais seulement qu'il y a des *techniques géographiques d'approche, un discours géographique possible...* qui pourrait être convaincant. Mais la difficulté réside dans la compréhension vulgaire de ce discours, et dans son expression ésotérique gît l'essentiel de sa spécificité. Ne me demandez surtout pas si je suis géographe et si je crois que la géographie est une singularité qui mérite d'être considérée...

COLLECTIF FRANÇAIS
DE GÉOGRAPHIE URBAINE ET SOCIALE

De la géographie urbaine
à la géographie sociale

**Sens
et non-sens
de l'espace**

JACQUELINE BEAUJEU-GARNIER, JEAN-CLAUDE BOYER, GALIA ET GUY
BURGEL, ROBERT CHAPUIS, JACQUES CHEVALIER, JEAN-FRANÇOIS
DENEUX, ROBERT FERRAS, ARMAND FRÉMONT, MICHEL GARIÉPY,
PIERRE GEORGE, NICOLE GIRARD, YVES GUERMOND, ROBERT HÉRIN,
GUY JALABERT, JACQUES LÉVY, RENÉ DE MAXIMY, DANIEL NOIN,
JOËL PAILHÉ, XAVIER PIOLLE, JEAN RENARD, MICHEL ROCHEFORT,
RENÉE ROCHEFORT, ANNE-MARIE SERONDE-BABONAUX, OLIVIER
SOUBEYRAN, ANDRÉ VANT, JEAN-PAUL VOLLE, GABRIEL WACKERMANN.

PARIS, 1984

B19.325
ed 1